

EN 1862, UN PHOTOGRAPHE À LA VACHETTE

En 1862, les pionniers de la photographie sont déjà loin, Nicéphore Niepce et Daguerre. Daguerre et les "daguerréotypes", à partir de 1838, ces plaques de métal qui demandaient 15 à 30 minutes de temps de pose et ne donnaient qu'une seule image. On est aussi loin de Nadar. Dès 1840, Henry Fox Talbot invente le négatif et l'image multiple, à partir d'une feuille de papier enduite de nitrate d'argent. C'est le calotype, technique éphémère, vite piratée, vite dépassée. Comme lors de toutes les inventions "dans l'air du temps", les expérimentateurs sont nombreux et imaginatifs et les techniques mises en œuvre très diverses.

La plaque de verre apparaît après le calotype sur papier. C'est le dénommé Scott Archer qui, en 1848, invente, sur des plaques de verre fin, le procédé au collodion humide qui sera utilisé jusque dans les années 1880, remplacé par la plaque à gélatine sèche.

Mais le photographe de La Vachette, en 1862, utilise le collodion humide. Si le procédé est "très" répandu, il exige néanmoins un esprit méthodique et des qualités de chimiste mis au service d'une recherche esthétique.

Avant toute chose, le photographe doit préparer ses plaques et suivre scrupuleusement la recette du collodion humide. Qu'il s'agisse d'une recette dit bien qu'on fait soi-même la préparation.

On prend des plaques de verre fin, très fin, pour éviter l'effet de halo, sans défaut et très propres, sans poussières ni taches qu'on retrouverait ensuite dans la photographie, pardon dans le phototype. Les plaques du photographe de La Vachette sont de format 9 x 12 cm.

On dissout donc 1 g de fulmicoton (c'est-à-dire de nitrocellulose c'est-à-dire un mélange d'acides nitrique et sulfurique) dans 50 cm³ d'alcool à 40° et 50 cm³ d'éther ordinaire. On ajoute 0,50 g de bromure d'ammonium, 0,50 g d'iodure de cadmium et autant d'iodure d'ammonium, avec une paillette d'iode.

On imagine que la panoplie du parfait photographe ne peut être mise entre toutes les mains.

Sur la plaque de verre plus que propre, on verse la solution obtenue précédemment. On saisit la plaque par un des coins en l'inclinant pour répartir également la solution. On élimine le surplus.

Ensuite l'éther s'évapore et le collodion se solidifie en un voile presque opaque : c'est, littéralement, la pellicule.

La plaque est ensuite plongée durant une minute dans une solution d'azotate d'argent. Les iodures et bromures se transforment alors en iodure et bromure d'argent. La plaque est désormais sensibilisée. Cette opération se fait dans le noir ou sous une lumière rouge.

La plaque ainsi obtenue doit être utilisée aussitôt, alors qu'elle est encore humide.

L'invention du collodion albuminé permettra, plus tard, de conserver les plaques pendant une semaine (1864).

Les plaques, encore humides, sont prêtes à être insérées dans l'appareil photographique, la "chambre noire du photographe", généralement en bois, en toile avec des soufflets de carton. L'une de ses parois est une glace dépolie sur laquelle vient se former l'image et qu'on remplace, le moment venu, par la plaque à impressionner.

Différents objectifs peuvent être utilisés. Notre photographe de La Vachette utilise un objectif à long foyer, parfait pour les portraits, mais inadapté aux paysages lointains.

Quand la mise au point est assurée, on ferme la chambre avec un obturateur, on enlève le châssis de glace dépolie et on le remplace par la plaque à impressionner. On enlève alors l'obturateur et la lumière peut alors faire son œuvre.

Reste le développement. A faire séance tenante. En effet, si la matière sensible de la plaque est impressionnée, si l'image est formée, elle est dite latente, invisible. Il faut la rendre manifeste, la révéler. On utilise pour cela une solution, c'est-à-dire un bain de diverses substances chimiques pour agir comme "développateurs."

On se limitera à leur citation : l'oxalate ferreux, le pyrogallol ou acide pyrogallique, l'hydroquinone, la pyrocatechine, l'iconogène, le paradimophénol, l'amidol, le métol (encore appelé monométhylparamidométacrésol) et le diamidobenzène.

Après le développement proprement dit, la plaque ne peut encore être exposée à la lumière car celle-ci continuerait son action et impressionnerait le reste de la plaque. Il faut donc fixer l'image en ôtant de la plaque toute la matière impressionnable mais non impressionnée. Et, pour dissoudre les sels d'argent, on utilise l'hyposulfite de sodium.

Enfin, pour assurer la conservation de la plaque, il est utile de la vernir, avec 1 g d'ambre jaune dissout dans 100 g de benzène.

Le tirage sur papier est une autre histoire, totalement séparée de celle qui précède, généralement réalisée plus tard.

Cela pour dire que faire de la photographie, en 1862, était un passe-temps à temps complet, nécessitant la journée devant soi, un équipement lourd et fragile et une batterie de produits chimiques, dangereux pour la plupart.

Les plaques du juge Francou, sauvées de la destruction par Maurice Mallinier, propriétaire actuel de la maison de l'artiste, et tirées par les photographes Francou de Briançon, font surgir du néant à coup sûr les premiers Vachetins immortalisés par la photographie et, peut-être, les premiers Briançonnais.